

P O L A R

AHMED TIAB



Pour donner la mort, tapez 1

**“AHMED TIAB,
ABSOLUMENT À LIRE !”**

Jean-Pierre Barrel, *France culture*

 **l'aube**
NOIRE

POUR DONNER LA MORT, TAPEZ 1

La collection *L'Aube noire*
est dirigée par Manon Viard

© Éditions de l'Aube, 2018
www.editionsdelaube.com

ISBN 978-2-8159-2698-0

Ahmed Tiab

Pour donner la mort, tapez 1

roman

éditions de l'aube

DU MÊME AUTEUR

Chez le même éditeur

LE FRANÇAIS DE ROSEVILLE, 2015 ; l'Aube noire poche, 2017

LE DÉSERT OU LA MER, 2016 ; l'Aube noire poche, 2017

GYMNOPÉDIE POUR UNE DISPARUE, 2017

À Agnès et Jean-Jacques Pagis.

CIMETIÈRE SAINT-PIERRE, MARSEILLE

*Mon cœur, cesse de battre
Car mon amour n'est plus.
Tu continues, inutile
À errer dans ma poitrine.
Mes yeux ne pourront plus voir
La grâce, le sourire
Ni mes oreilles n'entendront plus jamais
La voix de mon amour que le vent disperse
Et que la mort emporte.
Arrête de battre, je te l'ordonne.
Ne me laisse pas penser, ni me souvenir
Que ma peau oublie les caresses,
Qu'elle se dessèche,
Que ma bouche se ferme
Pour ne plus jamais dire le nom de mon amour.*

1

«**P**utain, mais t'as vu les mecs ! Ils attendent peinarde, chacun derrière son condamné, couteau à la main. Et aucun ne tremble ! Ils vont les saigner comme des porcs, sans aucune hésitation ! Des vrais oufs, *macha'Allah* ! »

Comme chaque fin de semaine, Sofiane et Hocine se retrouvent en bas de l'immeuble pour bavarder de longues heures durant en attendant d'être appelés pour dîner. Ils profitent de ces petites réunions du week-end pour visionner ensemble les dernières vidéos en provenance de Syrie tout en fumant quelques joints. Ils jouent les affranchis et commentent avec une excitation teintée d'admiration les courts reportages de télé-réalité sanglante charriés par les sites djihadistes, souvent camouflés derrière de fausses images de chatons à cliquer ou de promesses pornographiques qu'ils savaient retrouver sur leurs smartphones. Ils connaissent par cœur les stratagèmes des sites islamistes pour irriguer la toile de leur exhibitionnisme morbide. Les deux jeunes hommes se paient de mots en reprenant les formules entendues des dizaines de fois sur les réseaux. Phrases souvent dites en arabe, une langue à laquelle ils n'entendent souvent rien. Ils répètent

à s'en goinfrer les mots venus du Shâm, contrée dont ils sont incapables de dessiner les contours, patrie fantasmée de ceux qui n'en ont plus.

Ils se remplissent ainsi des quelques phrases apprises pendant le mois de vacances qu'ils passaient au bled en été lorsqu'ils étaient encore minots. Trop vieux pour être obligés d'obéir à leurs darons à présent, ils refusent d'y aller, prétextant des stages bidons ou bien des jobs d'été minables. Ils ne veulent plus qu'on les traite d'immigrés, de moitié de musulmans dans la patrie de leurs parents. Ils ne supportent plus qu'on mate leurs frangines parce qu'elles sont habillées comme en France, c'est-à-dire presque comme des putes à leurs yeux ; qu'on lorgne sur leurs fringues et leurs tennis de marque, qu'on convoite leurs iPhones et qu'on les considère comme des proies, des pigeons juste bons à dépouiller.

Tant qu'à partir à l'étranger, autant aller loin dorénavant. Ils avaient expérimenté une ou deux fois la nouvelle destination à la mode sur les conseils des copains de la cité : la Thaïlande. Mais ça n'avait pas duré.

Lorsqu'ils allaient encore au bled, quelques années auparavant, les départs étaient vécus comme des moments de fête. Toutes les familles, voire presque tout l'immeuble, s'y préparaient longtemps à l'avance, et plus la date approchait, plus les vieux se remettaient dans le bain originel en reparlant le dialecte de leur enfance à toute occasion ou bien en remettant dans leur français l'affreux accent blédard. Comme pour s'entraîner, s'assurer qu'ils n'avaient pas oublié, pour ne pas paraître ridicules devant les cousins et se foutre la honte.

« Honte », ce mot détesté et craint de tous. La *hchouma*, comme ils disaient dans le quartier. Ce mot fourre-tout qui

sert à discréditer ou à mépriser l'autre. Ordonne une certaine règle, impose une attitude à tenir sur leur territoire et institue une coutume dictée par un ensemble d'interprétations culturelles. La plupart des mots prononcés en langue arabe revêtent un aspect moralisateur, voire sacré, lorsqu'ils sont accolés au suffixe *Allah*.

La honte, sentiment qui annihile tout acte transgressif au sein de la communauté, réduit la défense au silence ou la contraint à la surréaction, parfois même à la violence. La honte, compagnon fidèle de leurs grands-pères toujours murés dans leur différence depuis qu'on les avait jetés dans les usines, les champs, les mines, les cités et l'indifférence durant les années cinquante et soixante. Les pères ensuite, tirillés entre leur droit du sol et celui du sang qu'on leur discutait dans le pays d'origine, vivaient, eux, la honte permanente de n'appartenir à aucun camp, de n'être acceptés par personne. Ils laissèrent leurs descendances bardées de doutes, dans l'ignorance de leur propre histoire, et déléguèrent la question aux prédicateurs de haine, aux prédateurs idéologiques et à la drogue.

Dans les breaks paternels, à moitié surchargés de cadeaux, à moitié de babioles à fourguer, histoire de rentabiliser la traversée qui s'annonçait longue, résonnait la musique du voyage. Bande-son d'un road-movie ordinaire qui allait invariablement du nord au sud. Les trop courtes pauses dans les aires d'autoroute et les derniers achats dans les boutiques des stations-service pour dire au revoir à un mode de consommation dont ils seraient privés durant trente longs jours d'exil estival. Vers l'embarquement, les longues heures à attendre dans les vapeurs d'essence et d'huile émanant des machines du ferry poisson qui relie les deux rives. Les inspections interminables et les queues pour faire tamponner les passeports verts. Double

nationalité. Deux moitiés de plus en plus irréconciliables. On sort du territoire avec le vert pour signifier aux autorités des deux côtés qu'on revient chez nous, mais on prend bien soin de rentrer en France avec le passeport bordeaux pour montrer qu'on revient chez nous, et par les portiques *ressortissants U.E.*, s'il vous plaît !

La musique omniprésente faisait aussi partie des rituels supposés donner un avant-goût du bled. Il fallait se remettre au jus, savoir reconnaître les tubes qui vont les faire danser durant les fêtes de mariage auxquels ils seront invariablement invités. S'imprégner impérativement de l'ambiance, festive forcément. Écouter les dernières tendances pour ne pas arriver comme des « immigrés », justement.

Au début, les vidéos pouvaient les choquer, mais à force...

*

La légende qui nimбай le lieu et les hommes était tellement épaisse qu'elle occultait la violence, la misère et le sang. Les mains droites sectionnées, ce n'était finalement pas si grave puisque d'une part c'était mérité et puis, il restait toujours la main gauche. Suffisait d'un peu d'entraînement.

Les châtimеnts corporels dont ils se faisaient les spectateurs assidus et gourmands leur paraissaient autrement plus efficaces que les ridicules peines de prison dont eux-mêmes, ou bien leurs meilleurs copains, écopaient en France. Paradoxalement ils se surprenaient à apprécier cette justice brutale et tranchante rendue par des bourreaux islamistes. Une justice rendue sans procès, sur la foi du simple témoignage, par des types qui n'avaient pour compétence qu'une

violence enragée et irrationnelle enfouie depuis l'enfance. Alors qu'ils éprouvaient les pires difficultés à accepter que leurs copains du quartier fussent punis par un appareil judiciaire français qui leur ouvrait pourtant la possibilité d'une défense équitable. Ils en arrivaient à en vouloir au système de ne corriger ni suffisamment ni efficacement, préférant, sans doute secrètement, un châtement soi-disant d'inspiration divine.

Une fois le premier degré de violence franchi, l'escalier de la banalisation était aisément gravi.

Ils s'habituèrent jusqu'à en rire de voir ces pauvres êtres sans identité, réduits à des tristes silhouettes noires dont seule la tête recouverte de tissu sombre émergeait des sables rouges du désert, recevoir une pluie de caillasse. Le sang, abondant en principe dans cette partie de l'anatomie humaine, se trouvait rapidement absorbé par le sable et disparaissait, frustrant au passage émetteurs et destinataires du message de terreur. La sanguinolence tant désirée par les cameramen, tant attendue par les spectateurs, n'était même plus au rendez-vous. Mais qu'importent la qualité médiocre, les mouvements faussement désordonnés de la caméra du portable officiellement chargé de tout filmer, si la diffusion internationale sur les réseaux sociaux à des fins de propagande était assurée !

Même le sang qu'on voulait étaler aux yeux du monde stupéfait, le liquide vital qui devait se répandre comme l'effroi, semblait ne plus vouloir se donner en spectacle dans cette partie du monde.

Le sable avait conclu un pacte avec l'humanité.

*

La majeure partie de l'été, Hocine et Sofiane la passaient entre les plages et les boîtes raï à la mode en attendant le retour. La remontée vers les cités, les interminables soirées devant l'entrée de l'immeuble à raconter des vacances au bled sublimées, aux copains admiratifs. Il fallait entretenir la bonne vieille mythologie déjà largement cultivée par des parents culpabilisés.

Puis vinrent les vidéos des exécutions par décapitation. Le spectacle était toujours impressionnant, surtout à cause de la mise en scène et de la théâtralisation systématique de l'événement. La précipitation excitée avec laquelle le téléphone portable meurtrier filmait en tremblotant ajoutait à l'horreur. Images prises pourtant volontairement, clap et compte à rebours, mais qu'on voulait faire passer pour des films enregistrés en cachette, à la hâte. Un procédé utilisé dans les séries télé américaines pour imprimer le mouvement, mettre le film dans la réalité.

Ce qui prenait le plus aux tripes les jeunes hommes, c'étaient étrangement les montages sonores qui servaient de fond, dans lesquels on entendait des chants virils à la gloire de Dieu et du djihad pendant l'acharnement du bourreau sur sa victime. Une chorale de la mort, sans tambours ni trompettes. Les instruments de musique étant proscrits par cet islam rigoriste, cela n'empêchait pas de trafiquer numériquement les voix qui accompagnaient les massacres afin qu'elles puissent chanter plus juste. La cruauté n'empêche en rien une recherche d'esthétique musicale. L'auto-tune de l'effroi. L'horreur au diapason. Les condamnés avaient le visage recouvert, tout comme les lapidées. On ne montre pas

l'être sur le point d'être sacrifié car il pourrait ressembler à un de vos proches, un frère, une mère... Qui sait.

Pas de visage, pas d'humanité. Pas de crime.

Lorsque Benji, leur pote converti du bâtiment E, venait les prendre dans sa voiture pour une virée sur la Canebière, il mettait des CD contenant des heures de ces mêmes chants religieux pour les impressionner. La bande-son était omniprésente. Faut dire qu'il mettait les bouchées doubles question accoutrement, Ben, barbiche au henné, pantacourt et *gamis*¹. Il ne travaillait pas et passait tout son temps à traîner chez lui, à jouer en ligne à des jeux vidéo ou bien à mater des films porno. Ses parents étaient ouvriers dans une usine de recyclage et malgré plusieurs propositions de boulot qu'il refusait systématiquement, affirmant qu'il n'était pas question de faire les poubelles des autres, il ne cessait de se plaindre à qui voulait l'entendre qu'il n'y avait jamais de taf pour les types comme lui. Lui, ce qu'il voulait, c'était faire comme les copains, vendre du shit... Mais il fallait se faire une place en tant que « Gaulois ».

Pour ne pas se foutre la honte, la *hchouma* devant les copains, il disait que ses darons bossaient dans une entreprise de « développement durable », des écolos quoi. Mais tous savaient que c'était pour se vanter. C'était le seul membre du trio qui s'était mis en tête d'apprendre le Coran par cœur pour ne pas être pris en défaut par l'imam. Au début, les deux autres lascars se foutaient de son accent lorsqu'il gonflait le torse pour réciter le texte sacré ; mais Benji était persévérant, il avait su les faire taire, les impressionner. Leur démontrer que tout Blanc qu'il

1. Chemise longue pour homme, remise à la mode par les islamistes.

était, il était aussi légitime qu'eux dans la religion alors qu'eux ne l'étaient que par le bénéfice involontaire de la naissance. Il acquérait ainsi son « droit du sol » en quelque sorte.

Les trois avaient grandi ensemble, étaient allés dans la même école, le même collège, puis avaient rencontré les mêmes problèmes au lycée. Manque d'assiduité et de motivation scolaire, absence de suivi des parents, de perspective d'avenir. Du moins, c'est ce qu'on leur répétait à longueur de journée. Ils évoquaient souvent ce « on » lorsqu'ils débattaient fiévreusement de choses sérieuses. Qui, on ? Probablement ceux qui avaient commencé par leur réclamer des heures de *chouffe* en leur promettant qu'ils graviraient rapidement les échelons en attendant la récompense ultime, celle de graver leurs initiales dans le bois de la kalach. Leur propre kalach ! À présent, ils étaient frères de religion, et c'était plus fort que tout.

Puis vinrent les vidéos d'exécutions par défenestration. C'étaient leurs préférées. Elles montraient deux types tenant fermement un troisième, cagoulé, les jambes flageolant de terreur, en haut d'un édifice de trois ou quatre étages dans une ville, probablement en Irak. D'un niveau suffisamment élevé pour que la personne poussée dans le vide ne s'en sorte pas. Mais il arrivait que le défenestré continue à remuer comme un tas de fripes sous lequel s'agiterait un animal pris au piège alors il était achevé à bout portant par un autre larron hilare qui l'attendait au sol. Ils apprirent que c'était ainsi que l'on châtiait les pédés.

Les trois copains ressentiaient eux-mêmes une vive animosité envers les homosexuels.

Benji, qui avait un peu de culture – normal puisqu'il avait beaucoup de temps pour regarder la télé –, déclara que selon son père, la gauche perdrait définitivement le vote des musulmans

et des cathos à cause du mariage gay. Hocine rétorqua que lui, il n'avait jamais vu son père aller voter. Sofiane leur apprit que le sien avait été un très actif militant de gauche, genre « Touche pas à mon pote » mais jamais il n'avait réussi à obtenir le CDI longtemps promis par la mairie... pourtant de gauche. C'était ce qu'on appelait un déçu de la politique.

La Thaïlande était l'ultime destination où ils s'étaient rendus pour se sentir enfin « français ». Qualité qu'on ne leur concédait que difficilement dans leur ville, voire leur propre cité. Fallait-il aller aussi loin pour cela ? En Europe, ils étaient reconnaissables et identifiables, surtout lorsqu'ils y allaient en groupe. Les meufs sur les plages espagnoles ou sur la Côte d'Azur étaient beaucoup trop sophistiquées à leurs yeux. Elles s'amusaient à faire leurs sucrées en réclamant restos et boîtes hors de prix. Le tourisme balnéaire dans les pays arabes ? Trop risqué pour quiconque osait s'aventurer sur les plages du sud de la Méditerranée après les fusillades terroristes en Tunisie. En plus, ça faisait un peu retour au bled... beaucoup trop proche finalement. Ainsi, le pays asiatique, destination exotique et mix idéal des religions, serait un lieu suffisamment lointain, où ils n'étaient pas identifiés en tant que groupes de reubeus mais de Français à fort potentiel de consommation en vacances. Loin de la caricature qu'on se faisait d'eux, celle à laquelle ils s'empressaient pourtant de vouloir ressembler dès qu'ils se retrouvaient entre eux.

La Thaïlande devenait un Eldorado. Un lieu de vacances où la débauche et les excès en tout genre étaient autorisés avant le big retour en religion. La *Touba*, comme leur avait expliqué l'imam de la cité Castellane où ils avaient grandi.

La rédemption, l'épée de Damoclès qui se balançait en permanence au-dessus de leurs consciences encombrées par

une jeune existence de larcins plus ou moins graves. L'ombre planante du retour sur la bonne voie leur autorisait tous les tabous, sauf le plus indélébile : ne pas manger hallal. Cela ne constituait pas spécialement une difficulté insurmontable puisqu'ils trouvaient sur place tout ce qu'il fallait – la faculté d'adaptation du commerçant dans les lieux touristiques ne connaît pas de limites.

Certains attendaient l'échéance du retour en religion avec crainte et une certaine impatience, comme on le ferait pour une cérémonie initiatique ou un rite de passage forcément douloureux car il impliquait l'abandon d'un mode de vie. Généralement, la période de retour sur le juste chemin commençait par la préparation d'un mariage qui se concluait traditionnellement entre les parents des futurs époux devant un imam.

Le premier à se plier au rituel fut Sofiane. Il fit part de ses intentions à sa mère qui fut chargée de lancer les recherches au niveau national et maghrébin pour dénicher la bru idéale, celle qui saurait accompagner son fils dans sa nouvelle vie de musulman pratiquant en restant bien sagement à la maison. Elle lui donnerait des garçons de préférence et l'aiderait à se réaliser sans faire trop d'histoires. Se ranger en se mariant devenait presque une injonction judiciaire, la fin supposée d'une jeunesse d'insouciance délinquante.

Leurs ennuis avaient commencé un soir de ramadan où ils furent arrêtés dans le cadre d'un grand coup de filet à la sortie de la prière. L'Antiterrorisme suspectait leur ancien imam de prosélytisme et de recrutement de djihadistes en direction de l'Irak et la Syrie. Il fut finalement expulsé vers l'Algérie, son pays d'origine, et remplacé par un jeune lettré. Quant à leur petit fichier de délinquant, il se trouva automatiquement

aurolé du titre pompeux de suspect de radicalisation. Ils furent relâchés faute de charges supplémentaires et sans être fichés « S ».

Sofiane ne voulait pas en rester là. Il avait été tenté de partir au djihad en Orient, car les recherches lancées par sa mère pour lui trouver une femme restaient vaines. La plupart des sélectionnées présentaient l'ultime défaut d'être marseillaises, contaminées par la modernité. Il prétendait qu'en terre d'islam, elles étaient bien plus belles et moins sophistiquées qu'à Marseille. Il avait même entendu dire qu'elles pouvaient être très facilement répudiées par des maris éphémères dès l'acte sexuel consommé, et repartaient au bras d'un autre avec la bénédiction d'un imam ! Trouver alors des femmes disponibles devenait une formalité, un jeu d'enfant. Elles contractaient des mariages temporaires pour satisfaire les besoins sexuels des combattants, pour gagner leur place au paradis. Les types arrivaient déjà entraînés pour faire face aux soixante-dix vierges promises, affirmait-il, rêveur, à ses camarades de hall d'immeuble.

Mais ce n'était pas uniquement pour les femmes qu'il voulait y aller, contrairement à d'autres. Ses projets de voyage saint tombèrent à l'eau le soir où il se fit bêtement gauler par les flics sur une aire d'autoroute en direction de la frontière belge. Se croyant seul, il alluma un joint pendant une pause mais il n'avait pas pensé que l'odeur arriverait aux narines de deux flics en civil qui passaient par là. Petite vérification et hop, retour à Marseille, interrogatoire puis quelques jours de zonzon. Fichage « S ». Maintenant qu'il était repéré, il n'avait plus aucune chance de tenter la sortie du territoire, mais rien n'interdisait de mener des actions sur place.

« Et si on le faisait ici, le djihad ? lança Sofiane crânement.

— T'es ouf ! Ici c'est pas pareil, ça n'a pas la même valeur. Là-bas, il y a la loi islamique, les gens, ils vivent comme avant, c'est la pureté, tu vois ? Alors qu'à Marseille, c'est tout mélangé. Les *kouffars* sont trop nombreux et ils détournent nos frères et nos sœurs du droit chemin.

— Surtout la tienne, ironisa Sofiane.

— T'es con ou quoi ? Tu devrais arrêter de fréquenter l'autre taré de Benji. C'est qu'un *Roumi* de toute façon, il peut pas comprendre, décréta Hocine.

— Taré ou pas, je crois qu'il a l'intention de venir chez toi pour demander officiellement la main de ta sœur à ton daron. Je te rappelle qu'il est musulman... rien n'empêche.

— Rien n'empêche ? Jamais son Gaulois de père, il acceptera d'aller devant l'imam pour conclure le mariage avec le mien. C'est mort pour lui. Tu te souviens ce que nous a raconté Ben, quand il a annoncé à ses parents qu'il s'était converti ?

— Ouais. Ils ont très mal pris la nouvelle. C'était pire que pour un coming out !

— C'est quoi ça ?

— C'est quand les mecs ils annoncent dans leur famille qu'ils sont pédés... J'ai vu ça dans un film.

— Qué pédé ! T'es con de comparer ces choses-là, s'emporta Hocine en lui donnant une grosse tape sur la tête.

— Hé... Et ton *arbi* de père ! Il accepterait, lui, de donner sa fille, peut-être ? rétorqua Sofiane en ricanant bêtement.

— Chais pas, mais moi aussi j'ai mon mot à dire : ce mytho de Benji, faut pas qu'il se fasse trop d'illusions.

— N'empêche, mytho ou pas, il est meilleur pratiquant que toi, il connaît plus de versets que nous deux réunis. Notre imam a dit un jour qu'on pouvait déjà commencer le djihad parmi les nôtres avant de l'exercer sur les mécréants. Je lui ai demandé

Du même auteur

